

Homo silicium ou la haine du corps

David Le Breton est professeur de sociologie à l'université Marc Bloch de Strasbourg. Membre de l'Institut Universitaire de France. Membre du laboratoire URA-CNRS Cultures et sociétés en Europe. Il est notamment l'auteur de *Anthropologie de la douleur* (Métailié), *Eloge de la marche* (Métailié), *La saveur du monde. Une anthropologie des sens* (Métailié), *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie* (Métailié), *Anthropologie du corps et modernité* (PUF, Quadrige), *La chair à vif. De la leçon d'anatomie aux greffes d'organes* (Métailié), *Des visages. Essai d'anthropologie* (Métailié), *Le silence et la parole. Contre les excès de la communication* (avec Philippe Breton) (Erès) et d'un roman policier : *Mort sur la route* (Métailié, prix Michel Lebrun 2008). Son prochain livre paraît en février 2010 aux éditions Métailié : *Expériences de la douleur. Entre destruction et renaissance* (Métailié). Il travaille surtout dans les domaines de l'anthropologie du corps et celui de l'anthropologie des conduites à risque. Mais il a aussi écrit sur la marche (*Eloge de la marche* (Métailié), le silence (*Du silence* (Métailié)).

Le corps modulable

Dans nos sociétés le corps tend à devenir une matière première à modeler selon l'ambiance du moment. Il est désormais pour nombre de contemporains un accessoire de la présence un lieu de mise en scène de soi. La volonté de transformer son corps est devenue un lieu commun. La version moderne du dualisme diffus de la vie quotidienne oppose l'homme à son propre corps et non plus comme autrefois l'âme ou l'esprit au corps. Le corps n'est plus l'incarnation irréductible de soi mais une construction personnelle, un objet transitoire et manipulable susceptible de maintes métamorphoses selon les désirs de l'individu. S'il incarnait autrefois le destin de la personne, son identité intangible, il est aujourd'hui une proposition toujours à affiner et à reprendre. Entre l'homme et son corps, il y a un jeu, au double sens du terme. De manière artisanale des millions d'individus se font les bricoleurs inventifs et inlassables de leur corps. L'apparence alimente désormais une industrie sans fin.

Le corps est soumis à un *design* parfois radical ne laissant rien en friches (*body building*, régimes alimentaires, cosmétiques, prise de produits comme le DHEA, gymnastiques de toutes sortes, marques corporelles, chirurgie esthétique, transsexualisme, *body art*, etc.). Posé comme représentant de soi, il devient affirmation personnelle, mise en évidence d'une esthétique et d'une morale de la présence. Il n'est plus question de se contenter du corps que l'on a, mais d'en modifier les assises pour le compléter ou le rendre conforme à l'idée que l'on s'en fait. Le corps est aujourd'hui un alter ego, un double, un autre soi-même un peu décevant, mais disponible à toutes les modifications. Sans le supplément introduit par l'individu dans son style de vie ou ses actions délibérées de métamorphoses physiques, le corps serait une forme insuffisante à accueillir ses aspirations. Il faut y ajouter sa marque propre pour en prendre possession. Le corps devient la prothèse d'un moi éternellement en quête d'une incarnation provisoire pour assurer une trace significative de soi. Pour faire enfin corps à son existence on multiplie les signes corporels de manière visible. Il faut se mettre hors de soi pour devenir soi. L'intériorité se résout en un effort d'extériorité. Multiplication des mises en scènes de soi pour sursignifier sa présence au monde, tâche impossible qui exige sans arrêt de remettre le corps sur le métier dans une course sans fin pour adhérer à soi, à une identité éphémère mais essentielle pour soi et pour un moment de l'ambiance sociale

Le soupçon sur la forme du corps est aussi présent dans la formidable vogue de la chirurgie esthétique touchant désormais des populations de plus en plus jeunes, surtout des femmes, mécontentes de leurs seins ou d'autres parties de leur corps. L'anatomie n'est plus le destin

évoqué autrefois par Freud, elle est désormais un accessoire de la présence, une instance remaniable, toujours révocable. L'ancienne sacralité du corps est caduque, il n'est plus la souche identitaire inflexible d'une histoire personnelle, mais une forme à remettre inlassablement au goût du jour. L'engouement pour le culturisme est bien révélateur également de ce sentiment d'insuffisance d'un corps dont la seule dignité ne tient qu'à sa transformation par la technique. Le *body builder* se dit lui-même « bâtisseur de corps ». Il ne se forge pas ses muscles pour s'engager comme bûcheron dans le grand nord canadien, sa force ne lui sert à rien, il est même souvent incroyablement fragile au plan anatomique ou physiologique, mais seul importe ici le fait de se montrer. L'ampleur culturelle des modifications corporelles dit bien également cette volonté de signer son corps, de se l'approprier pour devenir enfin soi.

Le corps du transsexuel est un artefact technologique, une construction chirurgicale et hormonale, un façonnement plastique appuyé sur une volonté ferme. Joueur de son existence, le transsexuel entend revêtir pour un moment une apparence sexuelle conforme à son sentiment personnel. Son sexe d'élection est le fait de sa décision propre et non d'un destin anatomique, il vit à travers une volonté délibérée de provocation ou de jeu. Le transsexuel supprime les aspects trop significatifs de son ancienne corporéité pour aborder les signes sans équivoque de sa nouvelle apparence. Il se façonne au quotidien un corps toujours inachevé, toujours à conquérir grâce aux hormones et aux cosmétiques, grâce aux vêtements et au style de la présence. Féminité et masculinité, loin d'être l'évidence du rapport au monde, sont l'objet d'une production permanente par un usage approprié des signes, d'une redéfinition de soi, conformément au *design* corporel, ils deviennent un vaste champ d'expérimentation. La catégorie sexuelle du masculin surtout est profondément remise en question. Volonté de conjurer la séparation, de ne plus faire du sexe (du latin *secare* : couper) ni un corps ni un destin mais une décision, et surtout de s'en affranchir pour s'inventer et se mettre soi-même au monde. Le transsexuel est un symbole presque caricatural du sentiment que le corps est une forme à transformer.

Un autre soupçon à l'encontre du corps se traduit par la formidable consommation des prothèses chimiques pour réguler la tonalité affective du rapport au monde de nombre d'individus. Sans être malade, on prend des produits pour dormir, se réveiller, être en forme, énergique, améliorer la mémoire, le rendement, supprimer l'anxiété, le stress, etc., autant de prothèses chimiques à un corps perçu comme défaillant au regard des exigences du monde contemporain, pour rester à flot dans un système toujours plus actif et exigeant. Le corps doit produire les émotions requises sans tergiverser. Il n'est pas question de s'en remettre à son humeur mais de la programmer.

Le corps surnuméraire

Nombre de démarches de la technoscience poussent le soupçon à son terme et envisagent le corps à la manière d'une esquisse à corriger ou même à éliminer de fond en comble à cause de son imperfection. Le fantasme d'un corps libéré de ses anciennes pesanteurs naturelles aboutit notamment au mythe de l'enfant parfait, fabriqué médicalement et estampillé de bonne qualité morphologique et génétique. L'assistance médicale à la procréation induit une conception de l'enfant hors corps, hors sexualité, hors rapport à autrui. Certains biologistes rêvent même d'éliminer la femme d'un bout à l'autre de la gestation grâce à la couveuse artificielle. L'existence anténatale ne serait plus qu'un parcours médical où la femme n'est plus nécessaire. La fabrication médicale de l'enfant se prolonge aujourd'hui avec une série d'examens vérifiant sa qualité génétique ou son apparence physique. Examen d'entrée dans la vie qui perpétue le soupçon à l'encontre d'un corps dont la seule perfection résulte d'une vérification de qualité ou d'une correction technique.

Le corps est clairement surnuméraire pour certains courants de la cyberculture appelant de leurs vœux l'émergence prochaine d'une humanité (que certains appellent déjà une posthumanité) enfin parvenue à se défaire de toutes ses entraves dont la plus cuisante serait le fardeau d'un corps désormais anachronique, fossile. Transformé en artefact, voire même en « viande » beaucoup rêvent tout haut de s'en débarrasser pour accéder enfin à une humanité glorieuse. Ces nouveaux gnostiques dissocient le sujet de sa chair périssable et veulent l'immatérialiser au bénéfice de l'esprit, seule composante digne d'intérêt à leurs yeux. Dans *Neuromancien*, livre culte de la cyberculture, Case, coupable d'avoir dissimulé des données à ses employeurs est expulsé de la Matrice et condamné à son corps. « Pour Case, qui n'avait vécu que pour l'exultation désincarnée du cyberspace, ce fut la Chute. Dans les bars qu'il fréquentait du temps de sa gloire, l'attitude élitiste exigeait un certain mépris de la chair. Le corps, c'était de la viande. Case était tombé dans la prison de sa propre chair » (Gibson, 1985, 7). La connexion retrouvée avec la Matrice procure la félicité à Case redevenu pure conscience. Ce dernier n'a d'existence réelle que dans le cyberspace, là seulement il est sujet à part entière. Sa quête est favorisée par un ancien pirate informatique mort, mais dont l'esprit est toujours vivant, synthétisé au sein de l'ordinateur. Ce terme péjoratif pour désigner le corps vient naturellement sous la plume d'un théoricien majeur de la pensée artificielle, Minsky, mais appliqué cette fois au cerveau (*a meat machine*).

La « navigation » sur le Net ou l'immersion dans la réalité virtuelle donnent aux internautes le sentiment d'être rivié à un corps encombrant et inutile, qu'il faut nourrir, soigner, entretenir, etc., alors que la vie serait si heureuse sans ces tracas. La communication sans corps et sans visage du réseau favorise les identités multiples, la fragmentation du sujet engagé dans une série de rencontres virtuelles pour lesquelles il endosse à chaque fois un nom différent, voire même un âge, un sexe, une profession choisis selon les circonstances. Le corps devient une donnée facultative. La cyberculture est souvent décrite en termes religieux par ses adeptes comme un monde merveilleux ouvert aux « mutants » qui inventent un nouvel univers (Breton, 2000). Ce paradis du Net est nécessairement sans corps. Les jeux innombrables sur les identités ne sont possibles que grâce à la disparition du visage. Internet est une formidable institution du masque. Dissimulé sous une identité provisoire et réversible l'internaute n'a plus à craindre de ne plus oser se regarder en face après une action quelconque. Nul ne sait qu'il est un chien. La cybersexualité réalise pleinement cet imaginaire de la disparition du corps, et même de l'autre. Le texte se substitue au sexe, l'écran à la chair. L'érotisme atteint le stade suprême de l'hygiène avec le corps virtuel. Plus de crainte de sida ou de maladies sexuellement transmissibles, ni de harcèlement dans cette sexualité angélique où il est même possible, du fait de l'anonymat du Net, de revêtir sexe et état civil de son choix (Le Breton, 1999 ; 2008).

La fin du corps

Branchés sur le cyberspace les corps se dissolvent. « Suspendu dans l'univers de l'ordinateur, dit Heim, le cybernaute quitte la prison du corps et entre dans un monde de sensations digitales » (Heim, 1991, 64). Le voyageur de l'infosphère n'est plus attaché à un corps physique, il mène des explorations successives sous des identités différentes dans un monde immatériel. Quels que soient son âge, son sexe, même s'il est malade ou handicapé, il est libre de se mouvoir à sa guise et selon sa compétence dans un univers de données. Son corps physique n'est, au regard de ses multiples corps virtuels, qu'un port d'attache, une nécessité anthropologique dont il se passerait volontiers. Le corps électronique atteint à ses yeux la perfection, loin de la maladie, de la mort, du handicap, libéré de la gravité. Il réalise le paradis sur terre d'un monde sans épaisseur de chair, virevoltant dans l'espace et le temps de manière angélique sans que la pesanteur de la matière entrave son avancée. Comme l'eau se mêle à l'eau, la chair électronique se dissout dans un univers de données que rien n'arrête. Le Net est devenu la chair et le système nerveux de ceux qui ne peuvent plus s'en passer et qui n'éprouvent que dépit face à leur ancien corps qui ne cesse de leur coller pourtant à la peau.

« L'être humain, nous explique O. Dyens est un mauvais spécimen physique. Il est faible, il ne possède ni crocs ni griffes ; son ouïe, sa vue, son odorat sont tous très moyens. L'être humain ne cours pas vite, il ne saute pas haut, il ne vole pas ni ne nage d'instinct. Il a toujours froid, sa progéniture naît démunie et reste dépendante longtemps » (Dyens, 2000, 16). Des opérations de langage destituent l'homme de ses anciennes prérogatives pour accentuer son indignité physique et intellectuelle. O. Dyens se demande dans une intention aucunement humoristique, et au premier degré, si à l'échelle microscopique on peut discerner un homme d'une table, ou ce qui est vivant chez un être vivant. « A ces échelles reculées, conclut-il curieusement, le réel humain bascule dans la précarité » (23). La fiction justifie ici le dénigrement. Le même auteur poursuit son entreprise langagière de liquidation du corps au profit de l'intelligence posée comme un absolu. Pour lui entre l'intelligence animale et l'intelligence artificielle il n'existe qu'une différence de gradation. Dès lors il conclut que le corps humain n'est qu'un piètre accident de parcours qui n'a cessé d'entraver l'évolution de la condition humaine. Il redéfinit l'homme comme « matière pensante » (17). Pour les tenants de la fin du corps le règne biologique est suranné et il est en voie de liquidation par les machines qui désormais l'imprègnent ou le programment tout en commandant son environnement.

« Nous sommes désormais machines », expliquent ces chercheurs faisant de leur tranquille univers occidental et privilégié l'ensemble de l'humanité. Nous serions dans un univers post-biologique, post-organique, post-évolutionniste, et bien entendu pour poursuivre cette litanie « post-human¹ ». Paradoxalement la génétique joue un rôle crucial de justification, mais pas n'importe laquelle, celle mis en œuvre par la sociobiologie, et notamment R. Dawkins, celle qui défend l'inégalité des hommes, la réduction de l'homme à de purs réflexes de survie, la légitimité de la violence, du viol au nom de la perpétuation des gènes². La sociobiologie est un intégrisme génétique, c'est-à-dire une vision religieuse et totale de l'homme sous l'angle strict du gène. L'idée que l'homme n'est qu'un support indifférent pour permettre le développement de machines supérieures à lui, se trouve en effet déjà en germe chez un auteur comme Dawkins qui ne craint pas de prêter au gène une psychologie naïve en le qualifiant d'« égoïste ». Selon Dawkins ce ne sont ni l'espèce ni les individus qui comptent mais la seule volonté des gènes de se perpétuer. Les vivants ne sont que des « véhicules de survie ». Pour Dawkins, l'ensemble des institutions ou même des sentiments humains comme l'amour, la violence, etc. n'ont d'autres fins que de permettre au « gène égoïste » de se reproduire. « Nous sommes des machines à survie, des robots programmés à l'aveugle pour préserver les molécules égoïstes connues sous le nom de gènes » (580).

La réification de l'homme entraîne logiquement l'humanisation de l'ordinateur avec un renversement radical de valeur. Tout ce qui éloigne l'homme de la machine est perçu comme une insupportable indignité de l'homme. Mais tout ce qui rapproche par métaphore ou comparaison la machine de l'homme est aussitôt porté à son crédit avec la conviction que l'homme est désormais dépassé et que ses jours sont comptés. Le rejet de la condition humaine pour solde de tout compte dans l'autodénigrement de ceux qui le formulent se fait à travers le procès de la chair : l'homme est une créature physiquement trop imparfaite pour les impératifs de rendement, d'efficacité, etc. qui régissent une part de nos sociétés contemporaines. Il ne s'agit jamais d'améliorer le goût de vivre des hommes, mais toujours de l'argument d'autorité de la pauvreté de l'enracinement corporel de l'homme dans un monde de compétition, de vitesse, de communication qui est aujourd'hui largement le notre. Dans l'oubli, bien entendu, des quatre cinquième de l'humanité dont la survie ne soulève pas une once d'interrogation, ils sont définitivement hors jeu, ignorant même l'existence du net. Recourant toujours à l'éternel coup de force de la métaphore prise soudain au pied de la lettre O. Dyens nous explique que le cyberspace est « comme » un « être vivant » car il se contrôle

¹ Je ne sais trop ce qu'en pensent les enfants des rues de Bogota ou de Récife, ni les populations de Sierra Leone dont on a coupé les mains à la machette ou ces jeunes squatters de Strasbourg qui vivent avec leurs chiens dans un espace minuscule près de la gare. On ne dénonce pas suffisamment l'aspect occidental-centrique et « élitiste » de ce genre de propos qui voue implicitement au mépris une immense part de l'humanité.

² J.-M. Truong (2001, 52) qui semble ne pas ignorer les débats dont ce courant fait l'objet en Amérique du Nord et en Europe, nous dit tranquillement : « si je m'en sers ici c'est qu'elle convient à mon objet ». Rappelons par ailleurs que Dawkins n'est nullement un généticien mais un éthologiste, Wilson un entomologiste. Pour une critique de Dawkins et de cette forme d'intégrisme génétique nous renvoyons à David Le Breton *L'adieu au corps*, *Op. cit.*

et se régule. : « Tous les jours, (le cyberspace) doit résister à des infections virales (virus informatique) et bactériologiques (*hacking*), il doit réguler son état pour éviter des empoisonnements (surcharge du réseau) et il doit combattre des actions cancérogènes (comportements destructeurs de certains usagers) » (Dyens, 2000, 51). La métaphore se prolonge par l'emprunt d'un vocabulaire médical pour évoquer les attaques subies par le cyberspace. Mais ce rapprochement fulgurant avec l'homme souffrant est ici en faveur de l'ordinateur, là où la maladie fait en revanche partie de la litanie des imperfections du corps humain dans le discours informatique.

Même propos chez J-M. Truong³ qui explique avec plus de virulence que « l'homme est enchâssé dans un corps à la fois vulnérable et suicidaire, l'intelligence semble prise dans un piège mortel, condamnée à périr avec son porteur, à plus ou moins brève échéance : au mieux quatre milliards et demi d'années si celui parvient à accompagner le soleil jusqu'à l'ultime panne sèche (...) Avec l'homme, clé de voûte autoproclamée de l'évolution, l'intelligence croupit en réalité dans un cul-de-basse-fosse » (Truong, 2001, 18). Commencée avec l'homme, l'odyssée de l'intelligence se poursuivra bientôt sans lui, dit encore J-M. Truong (19). Pour Truong également la vie n'est pas liée à la matière vivante. On retrouve là encore Dawkins pour lequel le vivant se définit selon un seul principe : « la survie différentielle d'entités qui se répliquent. Il se trouve que les gènes et la molécule d'ADN constituent les entités capables de se répliquer qui prévalent sur notre planète. Il peut y en avoir d'autres » (Dawkins, 1996, 260-1). Truong recourt ensuite à Trinh Xuan Thuan, un astrophysicien pour qui « la survie de la conscience et de l'intelligence ne dépend pas de la nature particulière du matériel qui leur sert de support, mais de la complexité de l'arrangement de ce matériel. Ainsi, nul n'est besoin des hélices enchevêtrées des molécules organiques d'ADN pour fabriquer un cerveau. Un nuage de grains de poussière microscopiques (...) ou une nuée d'électrons et de positrons, avec une organisation sophistiquée, feront tout aussi bien l'affaire » (Truong, 2001, 29-30). Fort de ce collage de citations venant d'horizons intellectuels différents, la métaphore entre dans le champ du réel sans autre forme de procès. « Il nous faut renoncer à l'homme comme top model d'intelligence » (2001, 33). La démonstration de J-M. Truong entre alors dans le prophétisme. Même le cyberspace d'aujourd'hui est révoqué : « Pour que les e-gènes expriment la plénitude de leur potentiel, il faudra encore l'interconnexion massive de multitudes de processeurs ultra-rapides. Il faudra le net. Non, la lamentable serpillière qui porte aujourd'hui ce nom, mais un réseau fluide comme l'air, rapide comme la lumière, dense comme un feutrage (...) J'appelle Successeur cette forme de vie nouvelle susceptible de prendre la suite de l'homme comme habitacle de la conscience » (48-49). L'intelligence et la vie quittent un corps devenu anachronique et une condition humaine désormais fossilisée et vouée à une prochaine disparition. « *Homo sapiens* apparaît enfin sous son vrai jour, comme l'espèce mère vouée à engendrer et à élever le Successeur. Mais une mère serve, instrumentalisée, à qui est dénié le droit d'avorter l'étranger dont elle est grosse » (Truong, 2001, 61).

Une communauté virtuelle américaine, les extropiens⁴ veulent prolonger à l'infini leur existence grâce au perfectionnement des techniques. S'ils meurent malgré leurs efforts d'immortalité leurs dépouilles sont placées en hibernation en attendant que l'on découvre une manière de soigner leurs maux et de les ramener à la vie. Ils travaillent à la possibilité de transférer leurs esprits dans le réseau afin de s'affranchir définitivement du corps et de mener une vie virtuelle et éternelle. Pour son théoricien D. Ross, il « suffit » de construire dans un programme d'ordinateur chaque neurone et chaque synapse d'un cerveau particulier pour que le transfert s'effectue entre l'esprit, avec toute sa mémoire, et l'ordinateur, laissant le corps à l'abandon. L'homme ne valant que pour son cerveau la dissolution du corps ne change rien à son identité, mais elle délivre l'extropien de son poids possible de maladies, d'accidents ou de mort. S'il s'ennuie dans le cyberspace, il a le loisir de revenir en arrière en se faisant

³ Il convient cependant de dire l'ambiguïté revendiquée des propos de Jean-Michel Truong qui décrit dans un style prophétique la disparition prochaine de l'humanité (sur un temps de plusieurs milliards d'années, ce qui nous laisse quand même pas mal de temps) et sa substitution par un Successeur (une forme d'intelligence « artificielle » devenant « vivante ». Jean-Michel Truong donne une sorte de « théorie-fiction » et il assume une sorte de position théologique.

⁴ Ceux qui sont hors de l'entropie.

« simplement » reconstruire un nouveau corps, à partir de son ADN, ou d'un autre corps, mais également par clonage et dans lequel on rechargera son esprit.

G. J. Sussman, professeur au MIT, se lamente de ne pas gagner d'emblée l'immortalité qui lui paraît techniquement si proche. Il rêve de se débarrasser de son corps et de s'affranchir ainsi de la mort : « Si vous pouvez faire une machine qui contienne votre esprit, alors la machine est vous même. Que le diable emporte le corps physique, il est sans intérêt. Maintenant une machine peut durer éternellement. Même si elle s'arrête vous pouvez toujours vous replier dans une disquette et vous recharger dans une autre machine. Nous voudrions tous être immortels. Je crains malheureusement que nous ne soyons la dernière génération à mourir » (Morse, 1994, 162). L'imaginaire millénariste de délivrance du corps grâce à l'ordinateur est largement partagé. Nous n'en donnons ici qu'une poignée d'exemples. R. Jastrow, chercheur dans le domaine spatial, pense que « le cerveau humain, intégré à un ordinateur, est libéré de sa chair mortelle. Connecté à des caméras, à des instruments, le cerveau voit, sent et répond à des *stimuli*. Il contrôle sa propre destinée. La machine est son corps; il est l'esprit de la machine. L'union de l'esprit et de la machine crée une nouvelle forme d'existence pour l'homme à venir » (Mazlich, 1993, 220).

Minsky pousse à son terme sa mystique de l'Intelligence Artificielle et son mépris du corps, il prend déjà date pour le téléchargement de l'« esprit » dans l'ordinateur : « L'idée de mourir après avoir accumulé suffisamment pour résoudre un problème est désolant. Sans parler d'immortalité, même cinq cent ans de vie supplémentaire, pourquoi pas ? Et il n'y a pas de raison que le système tombe en panne si vous utilisez une bonne technologie car vous pouvez remplacer chaque partie.... En outre vous pourriez faire deux copies de vous-même si l'une ne marchait plus. Peut-être même envoyer de multiples copies de vous-mêmes vivre différentes vie » (*Whole Earth Review*, 37). Minsky a d'ailleurs écrit en collaboration avec H. Harrison un roman d'anticipation *The Turing option* (1992) où il imagine une société où les hommes peuvent télécharger leur esprit dans l'ordinateur, la « société des esprits » à laquelle il rêve. Le plasticien Stelarc considère le corps comme obsolète au sein de l'environnement technologique contemporain. A ses yeux, le corps a perdu toute utilité, relayé par des machines plus performantes dans la plupart de ses fonctions. Il est désormais un obstacle à la réception des myriades d'informations qui s'imposent aujourd'hui à la connaissance de l'homme : « Il est temps de se demander si un bipède, avec un corps respirant, battant, avec une vision binoculaire et un cerveau de 1400 cm³ est encore une forme biologique adéquate. L'espèce humaine a créé un environnement technique et informatif qu'il n'est plus en mesure de suivre. D'un côté, il est écrasé par la vitesse, la précision et le pouvoir de la technologie, et, de l'autre, il est submergé par la quantité et la complexité d'informations accumulées » (*Whole Earth Review*, 1989, 21). Un corps plus à la hauteur, selon lui, des défis contemporain ne peut être qu'une structure bionique indifférente aux anciennes formes humaines. Si l'ordinateur est un lieu infiniment propice pour abriter l'esprit, il est également promu au rang de corps glorieux, de délivrance d'un monde biologiquement impur. Aujourd'hui, écrit J-M. Truong, « les données recueillies s'accumulent dans les mémoires électroniques en quantités si phénoménales qu'aucun cerveau humain n'est plus en mesure de les analyser : seul le Successeur, avec ses processeurs hyper-rapides, est aujourd'hui capable de les assimiler, comme seul un jour il pourra exploiter la somme immense des savoirs humains thésaurisés dans les bibliothèques, archives, fichiers, bases de données, bases de connaissances et sites web » (Truong, 2001, 68).

Pour H. Moravec, spécialiste de la robotique, l'obsolescence du corps humain est un fait acquis, la tâche première consiste à se débarrasser de la chair superflue qui limite le déploiement technologique d'une humanité en pleine métamorphose. « Dans l'état actuel des choses, écrit-il, nous sommes d'infortunés hybrides, mi-biologiques mi-culturels : beaucoup de traits naturels ne correspondent pas aux inventions de notre esprit. Notre esprit et nos gènes partagent peut-être des objectifs communs au cours de notre vie. Mais le temps et l'énergie consacrés à l'acquisition, au développement et à la diffusion des idées contrastent avec les efforts consacrés à l'entretien de nos corps et à la production d'une nouvelle génération » (Moravec, 1992, 11). Le corps ruine une large part des efforts de l'esprit. En outre la mort survient un jour et anéantit en un instant ces efforts. Nous entrons selon Moravec dans une ère « postbiologique », le monde verra bientôt le triomphe de robots pensants, infiniment complexes et efficaces qui ne se distingueront plus de l'humanité courante sinon par leur perfection technique et leur abandon du corps. « C'est un monde dans lequel le genre humain

sera balayé par une mutation culturelle et détrôné par sa propre progéniture artificielle » (p 7). Certes, les machines contemporaines sont encore en enfance, élémentaires, elles exigent bien des affinements avant d'atteindre ce niveau ultime faisant de l'homme biologique une créature définitivement obsolète. « Mais, dit Moravec, dès le siècle prochain elles deviendront des entités aussi complexes que nous-mêmes, puis bientôt elles transcenderont tout ce que nous connaissons... Délivrés des pesantes contraintes de l'évolution biologique, ces enfants de notre esprit pourront se mesurer aux grands défis de l'univers... ils iront chercher fortune pour leur propre compte, tandis que nous, leurs vieux parents, nous nous éteindrons doucement » (p 8). Ces machines intelligentes et autonomes sauront pourvoir à leur entretien, à leur perfectionnement, à leur reproduction, en toute indifférence à une humanité vouée à la désuétude. « Notre ADN se retrouvera au chômage : il aura perdu la course à l'évolution au profit d'une nouvelle forme de compétition » (p 9). Le discours sur la fin du corps est un discours religieux qui croit déjà à l'avènement du Royaume. Dans le monde gnostique de la haine du corps que préfigure une part de la culture virtuelle, le paradis est nécessairement un monde sans corps rempli de puces électroniques et de modifications génétiques ou morphologiques (Le Breton, 1999 ; 2008).

Mais le cyborg est loin encore de notre porte, l'entêtement du sensible demeure. Cette vision du monde qui liquide le corps, érige un culte à l'esprit, suspend l'homme comme une hypothèse secondaire, voire même superflue, est confronté à une forte résistance sociale. Une humanité hors corps est aussi une humanité sans sensorialité, amputée de la saveur du monde. Mais l'on sait combien les hommes sont enclins à renoncer à la sève du présent pour attendre dans le dénigrement de soi les lendemains qui chantent. Si les idéologies ou les religions ont perdu leur faculté de relier les hommes autour de croyances communes, nombre de scientifiques s'engouffrent dans la brèche et annoncent un avenir radieux grâce aux avancées de la génétique, de la médecine ou du cyberspace.

Si l'homme n'existe qu'à travers les formes corporelles qui le mettent au monde, toute modification de sa forme engage une autre définition de son humanité. Si les frontières de l'homme sont tracées par la chair qui le compose, retrancher ou ajouter en lui d'autres composantes métamorphose l'identité personnelle qui est la sienne. Les limites du corps dessinent à leur échelle l'ordre moral et signifiant du monde. Penser le corps est une autre manière de penser le monde. Si le corps n'est plus la personne, s'il est tenu à l'écart d'un individu au statut de plus en plus indéfinissable, si le dualisme ne s'inscrit plus dans la métaphysique, mais décide du concret de l'existence, c'est toute l'anthropologie occidentale, et tout l'humanisme implicite et explicite, qu'elle soutenait qui s'effondre alors. Le corps est aujourd'hui un enjeu politique majeur, l'analyseur fondamental de nos sociétés contemporaines (Le Breton, 1999 ; 2008).

David Le Breton

Bibliographie des ouvrages cités

- Breton P., *Le culte d'internet*, Paris, La Découverte, 2000.
- Bukatman S., *Terminal identity. The virtual subject in post-modern science-fiction*, Durham, Duke University Press, 1993.
- Coupland D., *Microserfs*, Paris, 10-18, 1996.
- Dery M., *Vitesse virtuelle. La cyberculture aujourd'hui*, Paris, Abbeville, 1997.
- Dyens O., *Chair et métal*, Montréal, VLB éditeur, 2000.
- Heim M., The erotic ontology of cyberspace in Benedikt M., *Cyberspace : the first steps*, The MIT press, 1991.
- Le Breton D., *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 2008.
- Le Breton D., *L'Adieu au corps*. Paris, Métailié, 1999.
- Le Breton D., *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Métailié, 2002.

- Mazlich B., *The fourth discontinuity. The co-evolution of humans and machines*, New Haven, Yale University Press, 1993.
- Moravec H., *Une vie après la vie*, Paris, Jacob, 1992.
- Morse M., What do cyborgs eat ? in Bender G., Druckrey T., *Culture on the brink. Ideologies of technology*, Bay Press, Seattle, 1994.
- Springer C., *Electronic eros. Bodies and desire in the postindustrial age*, Austin, University of Texas Press, 1996.
- Truong J-M., *Totalement inhumaine*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001.
- Turkle S., *Life on the screen. Identity in the age of the internet*, New York, Touchstone Edition, 1997.
- *Whole Earth Review*, Is the body obsolete ?, n°63, 1989.